
Une œuvre. L'avare. Un thème. L'argent. Compléments pédagogiques.

Numéro d'inventaire : 2009.12631

Auteur(s) : Pol Gaillard

Georges Slynès

Françoise Rachmühl

Type de document : livre scolaire

Éditeur : Hatier Les Classiques (Paris)

Imprimeur : Hemmerlé, Petit et Cie

Collection : Œuvres et thèmes

Description : Fascicule agrafé. Couv. rouge et blanche.

Mesures : hauteur : 174 mm ; largeur : 121 mm

Notes : Compléments pédagogiques présentés par Raoul Mas.

Mots-clés : Littérature française

Dissertations littéraires, résumés, analyses, commentaires composés

Filière : Lycée et collège classique et moderne

Niveau : Post-élémentaire

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 31

ISBN / ISSN : 2218051419

une œuvre

L'AVARE

MOLIÈRE

un thème

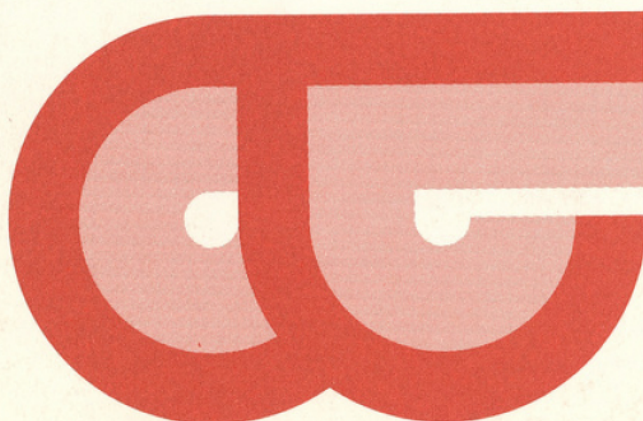
L'ARGENT

MAUPASSANT, S. GUITRY, F. RAYNAUD...

COMPLÉMENTS PÉDAGOGIQUES

PRÉSENTÉS PAR
RAOUL MAS

Professeur de lettres classiques



LES CLASSIQUES
HATIER

œuvres & thèmes

Collection dirigée par Pol Gaillard,
Georges Slynès et Françoise Rachmühl



PREMIÈRE PARTIE

MOLIÈRE

L'AVARE

Les sources

Les sources de *l'Avare* sont multiples : on a relevé soigneusement les emprunts partiels qu'avait pu faire Molière à Larivey, à Boisrobert, à Donneau de Visé, à Chappuzeau et à quelques autres. Cela tendrait à faire croire que Molière n'a été qu'un habile compilateur, et sa comédie une sorte d'habit d'Arlequin fait de morceaux pillés dans les œuvres des confrères. En fait, il y a presque de la mauvaise foi à prétendre que Molière a imité Donneau de Visé parce que celui-ci présentait dans *la Mère coquette* un père amoureux de la jeune fille que courtise son fils : une rivalité amoureuse entre père et fils avait été utilisée au théâtre dès l'Antiquité.

Or c'est bien dans l'Antiquité que Molière a puisé pour concevoir *l'Avare*, plus précisément dans *l'Aulularia* de Plaute. A l'origine, *l'Avare* n'est qu'une adaptation de *l'Aulularia*. (D'ailleurs, *Amphitryon*, donné la même année 1668, est également une adaptation de la comédie de Plaute qui porte le même titre.)

Plaute est le grand auteur comique latin (250-184 avant notre ère), lui aussi directeur de troupe et acteur, et qui aurait composé cent vingt ou cent trente comédies, dont nous ne possédons qu'une vingtaine.

Nous ne montrerons pas ici ce que Molière a emprunté à Plaute et ce qu'il a modifié ou ajouté : c'est un travail que l'on peut demander aux élèves : la traduction de *l'Aulularia* (en français : *La Marmite* - car c'est dans une marmite, et non dans une cassette, que l'avare de Plaute a caché son or) se trouve aisément.

La source essentielle étant l'*Aulularia*, il importe peu de savoir à qui Molière a pris telle ou telle situation, telle ou telle réplique, tel ou tel jeu de scène. De même que les comédiens italiens possédaient un *zibaldone*, carnet où ils recueillaient des jeux de scène qui leur permettaient d'étoffer leur interprétation, de même Molière, au moment où il écrit *l'Avare*, a derrière lui une longue expérience d'acteur et d'auteur, il possède lui aussi (du moins dans sa tête) un répertoire de procédés comiques efficaces et il y puise autant que l'intrigue le lui permet.

Mais plus sans doute que dans les œuvres de ses confrères, c'est dans la vie même que Molière, qu'on appelait « le contemplateur », puise des idées. Faut-il, comme on l'a fait, supposer que le portrait d'Harpagon doit beaucoup au père Poquelin? C'est peu vraisemblable, et de toute façon invérifiable: on ne sait pratiquement rien des rapports de Molière avec sa famille. Faut-il, comme on l'a fait aussi, voir en Harpagon une caricature d'une bourgeoisie en pleine ascension à l'époque? C'est possible; mais il faut alors admettre que la situation n'était pas différente au temps de Plaute, et qu'elle ne sera pas différente quand, plus tard, Lesage donnera *Turcaret*, quand Octave Mirbeau écrira *Les affaires sont les affaires* et quand Henry Becque connaîtra un grand succès avec *Les Corbeaux*.

Et si l'on quitte le théâtre pour le roman, il faudrait citer au moins le père Grandet et Gobseck de Balzac; et si l'on regarde vers l'étranger, on trouve le Corbaccio de Ben Jonson et le Shylock de Shakespeare.

C'est dire que le thème de l'argent est un thème d'actualité permanente, mais qui, en soi, n'incite guère au rire. Ce n'est pas le moindre mérite de Molière d'avoir réussi à maintenir dans toute sa comédie un ton de franche gaieté, alors que les situations frisent souvent le scabreux et même le tragique.

Les noms des personnages

La plupart des personnages portent des noms traditionnels au théâtre: on trouve un Cléante dans le *Tartuffe*, comme on y trouve aussi une Mariane et un Valère; un Anselme se rencontrait dans *l'Étourdi* et une Frosine dans le *Dépit amoureux*.

Mais le nom d'Harpagon est une création de Molière: dérivé d'un mot grec signifiant « rapacité ».

C'est Molière lui-même qui jouait le rôle d'Harpagon; celui de La Flèche était tenu par Béjart, qui était boiteux (il est fait allusion à cette infirmité en I, 3). Le reste de la distribution n'est pas connu avec certitude.

2

Réfléchissons ensemble (page 13)

Acte I

Scène 1

1. Nous apprenons d'abord que Valère et Élise ont souscrit un « engagement », c'est-à-dire une promesse de mariage, en présence de Dame Claude (voir V, 3).

Nous apprenons ensuite qu'Harpagon, père d'Élise, est d'une avarice excessive et vit avec ses enfants d'une « manière austère ».

Élise craint qu'il ne fasse obstacle à son mariage avec Valère. Quant à ce dernier, il nous dit lui-même qu'il est à la recherche de ses parents. Pour approcher Élise, il s'est fait engager comme « domestique » d'Harpagon et essaie, sous ce masque, de gagner sa confiance.

2. Élise exprime d'abord une peur devant le mariage qu'on retrouve dans d'autres œuvres (Pauline dans *Polyeucte*, Silvia dans le *Jeu de l'amour et du hasard*, Camille dans *On ne badine pas avec l'amour*).

C'est peut-être là une sorte de coquetterie visant à provoquer les protestations ardentes de Valère. Quoi qu'il en soit, celui-ci n'a pas trop de peine à la rassurer. Une inquiétude persiste cependant, touchant Harpagon, dont l'« austérité » semble l'alarmer.

3. Valère affirme jouer un rôle (« masque », « je me déguise », « quel personnage je joue »). Et c'est proprement un rôle d'hypocrite — même si sa cause nous paraît sympathique. Profession de foi non exempte de cynisme — ou d'une profonde connaissance des hommes.

Scène 2

1. Cléante apporte de nouvelles informations: sa situation est très semblable à celle d'Élise: lui aussi est amoureux, lui aussi a rencontré l'amour dans des circonstances assez romanesques, et lui aussi est gêné dans ses amours par l'avarice de leur père.

2. Il serait difficile d'admettre que Cléante parle sérieusement dans sa tirade pour l'autorité paternelle: c'est de l'ironie; il débite les lieux communs, les justifications habituellement avancées.

Ce qui le prouve, c'est d'abord le choix des expressions, qui sont manifestement toutes des clichés; ensuite la conclusion, qui ferme la bouche à sa sœur.

Le piquant de la situation pour le spectateur, qui est au courant de la situation d'Élise, est que celle-ci est ravie d'entendre son frère justifier, sans le savoir, sa propre conduite.

3